39 F
Lb 3462
Exc 9
15508
Case
Fic
19333

ORAISON FUNÈBRE DES CITOYENS

Morts dans la journée du dix Août, sous les murs du Château des Tuileries;

Prononcée devant le Peuple, le 30 Août, dans l'Eglise de Saint Leu;

Par M. GRAINVILLE, Curé de Saint-Leu d'Amiens, & Membre des Amis de la Constitution.

Ils ont rempli leur Serment.

Cet Ouvrage se vend dix sous au profit des Pauvres.

Se trouve

A AMIENS, au Presbitère de St-Leu.

A PARIS, Chez DESSENNE, Libr. au Palais royal.

L'An quatrième de la Liberté.

THE NEWBERRY LIBRARY

ORAISON FUNEBRE.

Venite, exultemus in Domino,
Venez, rejouissons nous dans le Seigneur;

NE soyez pas étonnés, mes Citoyens, si prenant une route contraire à celle des Orateurs qui m'ont précédé dans la carrière de l'éloge funèbre, je ne viens pas surprendre vos pleurs par une douleur étudiée. Sans doute ils étoient dignes de pitié le héros & les grands Capitaines qui périrent pour servir les caprices & l'ambition d'un despote; mais qu'ont à regretter, nos freres, qui sont morts pour notre défense? Ils ont sauvé leur patrie, ils ont rempli le plus noble des serments, de vivre libres ou de mourir; ils ont affermi le règne de la Liberté. Leur sort est digne d'envie. Qui de nous à ce prix n'eût point répandu avec joie jusqu'à la

derniere goutte de ſon ſang ? Venez-donc, & réjouiſſons-nous dans le Seigneur : *Venite, exultemus in Domino.*

Quelle femme que cette Lacédémonienne, qui écouta ſans être émue le récit de la mort de ſes enfants ? Je ne m'informe pas, dit-elle, s'ils vivent, apprenez moi ſi Lacédémone a remporté la victoire. Elle ne s'intereſſait qu'aux triomphes de ſa Patrie.

Laiſſons les pleurs à nos ennemis, ſi la rage leur permet d'en répandre. Soyons grands comme la révolution. Ecoutons la voix qui s'eleve de ce tombeau & qui nous dit ; ne vous affligez pas de notre perte : c'eſt nous outrager que de nous plaindre. Si nous étions rendus à la vie, nous l'expoſerions encore pour conquérir la Liberté. Venez donc, & réjouiſſez-vous dans le Seigneur : *Venite, exultemus in Domino.*

Cependant, plus ils ſe ſont montrés généreux & magnanimes, plus la Patrie leur doit des honneurs & des hommages. Je ne viens pas ſeulement jetter des fleurs ſur leurs Tombeaux, je me propoſe une fin plus digne d'un bon Citoyen. Je veux graver en traits ineffaçables dans votre ame la mémoire de leurs bienfaits ; je veux, s'il eſt poſſible, la rendre comme héréditaire dans vos

Familles, en vous montrant de quel précipice affreux leur victoire à jamais mémorable nous a sauvés, & de quels biens elle sera suivie.

Je vais faire parler la vérité. Si je m'expose, en la disant, je regarde le tombeau de mes freres. Ils m'apprennent mon devoir; je serai digne deux.

PREMIERE PARTIE.

La Constitution étoit achevée à travers de mille dangers; & je ne puis le dissimuler, elle excita l'admiration de l'Europe. Mais ce sentiment ne fut point partagé par ces Philosophes profonds qui ont réfléchi sur les causes du bonheur des peuples, qui savent quelle influence incalculable une seule Loi mauvaise peut avoir sur une longue suite de générations, & combien de Citoyens elle peut dévouer au malheur & à la mort.

En effet, que de tâches dans ce Code que vous vous êtes empressés d'appeler immortel, & qui n'aura eu que la durée d'un an! O hommes! c'est ainsi que vous prodiguez à vos travaux des titres pompeux qui n'appartiennent pas même à ceux de Dieu. Ses ouvrages périront aussi; lui seul est immortel.

Ouvrez votre Constitution: y pouvez-vous

compter tous les attentats commis contre la sainte égalité, qu'elle avoit si hautement reconnue dans *les Droits de l'Homme*? Que de Loix barbares y sont consacrées, qui semblent sorties de la fange impure des siécles de l'ignorance! Pourquoi a-t-elle exclu l'honnête Artisan du droit de Citoyen, s'il ne payoit pas la contribution des trois journées de travail? La valeur de l'imposition seroit-elle la mesure du patriotisme? Pourquoi a-t-elle privé le peuple du droit de nommer ses Députés à l'Assemblée Nationale? Manqueroit-il de lumieres pour choisir ses représentans? Croyez-moi, il connoît bien mieux ses amis, que ces Assemblées Electorales à qui nous avons dû tant de choix malheureux, qui ont déshonoré les premières annnées de nôtre liberté. Pourquoi ce *Veto*, la première cause de nos derniers malheurs, ce *Veto*, l'ouvrage d'un homme trop admiré, mais dont la statue sera brisée par la Convention nationale; *Véto* qui ne doit appartenir qu'à la Nation, qui est le souverain? Quelle est encore cette Loi martiale imaginée par le même Législateur, loi infâme qui suppose dans son auteur des desseins aussi profonds que criminels; loi que tout Français doit à jamais détester, puisqu'elle a fait couler

ſur l'Autel de la fédération le ſang le plus pur de la Patrie? Enfin, pourquoi cette prodigalité exceſſive envers le pouvoir exécutif, & ſurtout cette inviolabilité attachée à ſa perſonne, lui qui auroit dû être le fonctionnaire chargé de la plus grande reſponſabilité? Tels étoient les vices principaux de notre Conſtitution. Cependant les abus du deſpotiſme ſont ſi monſtrueux, qu'elle eût fait encore notre bonheur, ſi le Roi, chargé de l'honneur de l'exécuter, ſe fût acquitté de ſon devoir avec la franchiſe d'un bon Citoyen. Mais il dit dans ſon cœur: Français, vous m'avez fait ſigner une Conſtitution que j'abhorre; je veux vous égorger par elle; je veux la détruire par elle-même; je me ſervirai de vos loix, de vos bienfaits, de votre liberté contre vous. Vous m'avez donné un reveuu énorme: je ſéduirai vos Départements, vos Chefs de Légion, vos Généraux, vos Magiſtrats, vos Légiſlateurs même. J'engloutirai votre numéraire, j'achetera[i] vos moiſſons, je les cacherai dans des ſouterains. Si je ne puis les dérober à votre vigilance, je les jetterai dans les fleuves, je les livrerai aux flammes; je produirai ſur toutes les denrées une famine factice, & je vous forcerai à regretter mon joug, mes inpôts, vos Parlements, vos

Intendants, ma haute Nobleſſe, vos Bénéficiers, vos Moines, tout le cortège du deſpotiſme.

Des Commiſſaires ſont envoyés dans les Cours de l'Europe. Là, ils leur repréſentent que les trônes ſont ménaçés d'une chûte prochaine, ſi les Rois ne ſe liguent contre la France & la liberté. L'Angleterre & la Hollande qui craignent le ſoulèvement d'un peuple fier & jaloux des droits de l'homme, refuſent leurs ſecours. L'Impératrice de Ruſſie, trop éloignée du foyer des troubles pour en craindre les ſuites, s'engage ſeulement à prendre contre nous une attitude menaçante. Le Roi de Suede arme une flotte & promet ſon bras. L'Eſpagne donne de l'or, la Sardaigne des ſoldats, la Pruſſe vend ſes armées, & Rome ſes foudres ; l'Allemagne enfin ſe dévoue toute entiere à la cauſe de la ſœur de l'Empereur ; elle y donne retraite aux Emigrés, elle y forme des camps. Louis XVI, quoique aux Tuilleries eſt à Coblents; ſa maiſon y eſt tranſportée, ſes gardes, ſa Cour, ſes parents ; il ne reſte en France que pour fomenter les troubles, groſſir ſon parti, & allumer la guerre civile.

Qu'ai-je-dit, la guerre civile ! C'étoit un projet plus execrable, que nos ennemis avoient médité,

C'étoit l'assassinat de la Nation, une sainte Barthélemy générale. Paris est désigné comme le premier théâtre de ses horreurs. Les Suisses, troupe vénale, vendue à la Cour, promettent de servir sa vengeance. Ils seront soutenus par un ramas d'étrangers dont la Capitale se remplit, & à qui on a distribué des poignards inventés par les enfers ou le génie de Médicis. Les moyens de défense sont ôtés aux Patriotes; ils manquent de munitions; & les Chefs qui les trahissent doivent les exposer au feu & les retenir dans l'inaction, Rien ne peut sauver Paris, c'est le cri de la Cour; & pour le perdre, les Bourreaux n'attendent que le signal.

La Capitale réduite, la même scéne devoit se répéter dans les Villes principales du Royaume, où des amas d'armes étoient cachés, où des assassins devoient sortir comme du sein de la terre, paroître tout-à-coup & frapper de mort tous les Patriotes. Au même moment, des Courriers portoient la nouvelle de ces horribles succès sur les frontiéres & dans le camp ennemi. Aussitôt les Allemands, les Sardes, les Espagnols, les Prussiens attaquoient de toutes parts nos armées consternées, qui par leur fuite précipitée, eussent achevé de frapper la France de terreur.

Cette derniere manœuvre étoit confiée à un Général, qu'on a comparé à Cromwel, mais qui n'eut de lui que l'hypocrisie ; careſſant, à ſon exemple, le peuple qu'il mépriſoit ; auſſi timide dans les combats, qu'audacieux dans l'Aſſemblée Nationale ; qui lui ſurprit, après Mirabeau, les Décrets les plus deſtructeurs de la liberté ; ſachant bien apprécier le danger du moment ; mais trop au-deſſous du génie néceſſaire pour calculer les progrès immenſes que la raiſon a faits, & pour voir dans l'avenir la hauteur des deſtinées où vont s'élever les Empires.

Tandis que la force eût tout ſoumis, non ſeulement la majorité de l'Aſſemblée Nationale, intimidée ou ſéduite, eût ſervi les deſſeins de la Cour ; mais il n'y avoit pas dans la France un ſeul Département, une ſeule Municipalité de Ville principale, où le Roi n'eût des créatures, qui cachées ſous le maſque de la modération, affoibliſſoient l'énergie du peuple & de leurs confreres, qui au moment de l'exploſion du volcan, euſſent paru à viſage découvert pour parler en maîtres au nom du Roi, & lui ranger ſous l'obéiſſance ceux que les armes n'auroient pas ſoumis. Tel étoit le plan de cette ſâmeuſe conſpiration contre le peuple & la liberté.

Les mesures paroissoient si certaines, que la Cour jouissoit en idée de son triomphe. Déjà elle croit n'avoir plus besoin d'user de ménagemens : elle renvoye les Ministres Patriotes ; elle ordonne à Lukner d'évacuer ses conquêtes, elle suspend les Magistrats chéris de la Capitale. Elle empêche le camp de Soissons, elle apposе son *Veto* aux Décrets les plus salutaires ; elle provoque, elle insulte le peuple, elle l'appelle à l'insurrection, & veut qu'il se leve, pour l'abbattre tout entier.

O providence ! vous en aviez autrement ordonné dans vos décrets éternels. C'est vous sans doute qui inspirates aux Français l'idée sublime de se réunir chaque année au camp de la fédération. Cette fête a sauvé la Patrie. Les Marseillois, les Bretons accourent des points opposés de l'Empire pour assister à cette auguste cérémonie, pour y serrer les liens de la fraternité & renouveller le serment de vivre libres ou de mourir. Ils arrivent. De quelle douleur ils sont pénétrés au spectacle que Paris leur présente, au spectacle d'une Cour insolente & perfide, de Ministres corrompus qui se jouent de la nation & ne se donnent plus la peine de la tromper avec adresse, au spectacle d'une Assemblée Nationale

puſillanime & tremblante, prête à ſacrifier les intérêts du peuple ; au ſpectacle d'une horde d'étrangers qui portent l'audace ſur le front & la ménace dans les yeux. Ils frémiſſent de cette fureur conçentrée dont l'exploſion eſt toujours ſi terrible Eh ! quelles ſont leurs reſſources : Ils n'ont pour eux que les braves Pariſiens, Ariſtide-Pétion, & leur haine contre les tyrans. Ils ſe communiquent leurs craintes ; ils s'enflamment au tableau de la Patrie en danger : la nuit couvroit de ſes ombres les murs de Paris ; les quarante-huit Sections ſe levent & reprennent la ſouveraineté dont l'Aſſemblée Nationale n'étoit plus digne. Elles font ſonner la cloche lugubre du tocſin, ſignal terrible qui commença la révolution & qui répand au loin l'allarme. Les Gardes Nationaux, les Fédérés avançent vers le Château du tyran : c'étoit le moment que la Cour attendoit. O perfidie dont je ne trouve point d'exemple dans l'hiſtoire des Néron & des Caligula ! Louis XVI ſait que les Français ſont genéreux & ſenſibles, qu'il ſuffit de leur témoigner quelque amitié, pour y croire & tout pardonner. Les Coblenciers, du haut des fenêtres du Palais, les appellent dans leur ſein, ils leur jettent des cartouches en ſigne de paix.

Pendant qu'ils se courbent pour les ramasser, pourai-je redire cette horreur? mille bouches de feu vomissent sur eux des torrens de mitraille qui les jettent par terre sans vie; leurs freres d'armes accourent les venger. Le canon tonne du haut du Château des Tuilleries & les renverse encore. Le sang des patriotes inonde le Carrousel & coule à grands flots dans les rues. O Patrie! ô liberté! êtes vous perdues sans ressource? Non. Vos défenseurs peuvent mourir, mais ils sont invincibles. Les Marseillois, les Bretons, les Parisiens s'élançent comme des lions sur les perfides. Leurs coups sont si rapides qu'ils sont plutôt portés qu'apperçus: ils enfonçent leurs rangs, ils en font un horrible carnage; ils leur ôtent jusqu'a l'espérance de la fuite; ils sont envéloppés par tout, la nouvelle Bastille est prise. Le cri de vive la Nation, retentit dans les airs. C'est ainsi que six mois de machinations infernales ont été renversées dans un seul instant.

Graces immortelles soient rendues aux braves Citoyens qui nous ont sauvés de ces dangers. Il n'est point d'honneurs qui puissent acquitter la reconnoissance qui leur est dûe. Pour juger de quel abyme de maux ils nous ont délivrés,

faites vous le tableau du sort qui vous attendoit, si la Cour eût triomphé. Elle n'eût pas soumis aussi facilement les Patriotes, qu'ils ont dissipé son parti. La résistance eût été générale. Les meurtriers vendus au pouvoir executif, eussent tiré le glaive. La France entiére nageroit dans le sang de ses enfans. Nous, Prêtres constitutionnels, nous étions égorgés sur les autels. Les plus braves d'entre les soldats de la Garde Nationale périssoient. Vous eussiez à pleurer un frere, un fils, un époux. Les sombres voiles du deuil couvriroient ces climats, & vous seriez la conquête & la proye des hulans qui eussent dévasté vos possessions en commettant tous les abus de la victoire.

Et vous, qui eussiez survécu à tant de désastres, Démocrates ou Royalistes, votre plus grand malheur eût été de vivre. La banqueroute étoit certaine. Non-seulement Louis XVI avoit contracté dans le secret de nouvelles dettes; mais il avoit pris avec les Cours voisines des engagemens onéreux. Rien ne pouvoit remplir l'abyme sans fond où il s'étoit précipité. Voyez tous les vautours affamés de Coblentz, venir répéter sur vous quatre années de malheurs, redemander leurs dîmes, leurs droits féodaux, rétablir les impôts qui ne pésoient que sur le peuple, en

inventer de nouveaux, & vous accabler de toute la pésanteur des chaînes du despotisme couvertes du sang de nos freres.

Et cet état de choses tout malheureux qu'il eût été, n'eût pas subsisté. Rien ne corrige les méchants. La Cour eût continué ses profusions. Elle eût exprimé jusqu'aux dernieres gouttes du sang & des sueurs des Français. Ce Royaume eût été agité par de nouvelles insurrections, d'autant plus terribles que rien n'eût appaisé la soif de notre vengeance & la rage d'avoir été trompés par un Roi perfide : de nouvelles scènes de carnage . . . . . mais je m'arrête las, de tracer tant d'horreurs. Des tableaux consolants, nous appelent. Je vais vous peindre les biens qui nous sont promis par la victoire de nos freres d'armes. La méchanceté de nos ennemis nous a ravi le bonheur présent, ils nous ont fait répandre des larmes de sang ; mais le terme de leurs affreux complots est arrivé. Si notre courage ne se laisse point abbattre par quelque revers, si nous savons souffrir encore pendant quelques jours, nous serons à jamais libres & heureux.

SECONDE PARTIE.

VOUS avez juré de vivre libre ou de mourir, & vous ne connoiſſez pas encore la liberté. Permettez-moi de vous le dire avec franchiſe, je vous compare à ces eſclaves nés dans ces mines ſouterraines où l'avarice les tient renfermés pour tirer l'or & l'argent des entrailles de la terre. S'ils viennent à ſortir de ce ſéjour ténébreux au moment du crépuſcule ; ils prennent ce foible jour pour un éclat brillant ; leurs yeux en ſont éblouis. Malheureux qu'ils ſont ! c'eſt qu'ils n'ont pas encore vu le Soleil au plus haut point de ſa courſe, inonder l'Univers des torrents de lumière. Tels étoient derniérement les Français. Ils ſe croyoient libres ; la France retentiſſoit de ce cri ; l'Europe le répétoit, & cependant vous jouiſſiez à peine de la moitié de la liberté.

Suffit-il, pour être libres, que vos Loix ſoient l'ouvrage de vos Repréſentans ? Non. Il eſt encore néceſſaire que leur exécution ſoit confiée à des mains fideles. Il faut que le Citoyen chargé de l'honneur de cette miſſion, puiſſe être continuellement ſurveillé par les ſentinelles de la Patrie ; qu'il ſoit reſponſable dans tous les inſ-

tants du jour ; qu'il n'ait jamais assez de puissance pour qu'on craigne de l'avertir, s'il est trompé ; & de le punir s'il est prévaricateur. C'est dans un gouvernement organisé de la sorte que je conçois la liberté, & que sa sainte image y brille pure & sans tâche.

Or, mes Citoyens, est-ce sur des Rois que vous aurez cette continuelle action de surveillance & de responsabilité ? Ce seroit vous abuser que de le croire. Vous démentiriez votre expérience & celle de tous les siécles. Appellez un chef du fond de l'Angleterre ; cherchez-le dans l'ancienne ou dans la nouvelle dynastie : quelqu'il soit, s'il est Roi, vous êtes esclaves : car quelle prise avoir sur un fonctionnaire qui dispose de grandes places, dont mille créatures adorant le pouvoir, lui sont attachées par la seule espérance ; sur un fonctionnaire, centre unique de tous les mouvements, maître de toute l'autorité active ; sur un fonctionnaire inamovible qui survit à toutes les législatures, & qui, par cela seul qu'il sera comme éternel, doit miner sourdement vos loix, & finira par se rendre indépendant.

De qui donc obtiendrez-vous cette responsabilité que j'invoque, qui soumettra le pouvoir

exécutif à la souveraineté nationale, & sans laquelle la liberté est une chimère. De qui ? La réponse est facile. De vos égaux ; d'un corps de citoyens que vous choisirez parmi nous, que vous ne craindrez pas d'aborder, d'interroger, d'accuser, d'appeller à la barre, de suspendre, de renvoyer, de faire mourir.

Départements de cet empire ! vous aviez dépouillé le trône du pouvoir législatif. Consommez votre ouvrage, confiez encore l'exécution de vos loix à des representants qui formeront un corps distingué de vos législatures ; que leur mission soit passagère ; que rentrés dans le rang de simples citoyens, ils soient forcés de rendre à la patrie le compte le plus sevère ; qu'ils soient ensuite punis, récompensés selon leurs mérites : alors, l'exécution de vos loix sera aussi parfaite que vos loix elles-mêmes ; alors votre gouvernement méritera d'étonner l'Europe, & j'ose l'annoncer, cet Empire aura la durée du sol sur lequel vous marchez.

Il est impossible de prévoir le parti que la Convention nationale embrassera sur cette grande question. Cependant le vœu de la Capitale s'est presque fait entendre. Elle a banni de ses murs les images de ses Rois, elle a renversé leurs

statues,

ſtatues, Henry IV lui même eſt tombé; le règne des rois eſt fini.

Braves citoyens de la journée du dix, c'eſt a vous que nous devrons ce bienfait. D'anciens republicains méritèrent le titre de pères de la Patrie. Je vais vous donner un ſurnom plus glorieux encore, un ſurnom que je ne puis retenir dans mon ame, un ſurnom que je voudrois acheter comme vous de la perte de la vie. Je vous proclame aujourd'hui dans ce Temple les pères de la liberté. Que ce ſurnom vous ſoit donné dans l'Empire Français, que toutes les bouches le repètent, & quil ſoit gravé en lettres d'or ſur la colonne que la Patrie va vous élever.

En attendant ce grand bienfait de la liberté, déjà nous jouiſſons des fruits de votre victoire. Les Miniſtres patriotes ſont rappelés & tiennent les rênes de cet Empire. Les ennemis de la liberté n'aſpirent plus qu'au bonheur d'être ignorés. Les Corps adminiſtratifs par qui nous étions indignement trahis, ſont ſupprimés. Les Départements chancelants qui attendoient le ſuccès de la cataſtrophe, ſont forcés de marcher ſur la ligne droite de la révolution. Les preſſes deſtinées à répandre le poiſon de l'ariſtocratie, ſont briſées;

nous ſommes délivrés du fléau Lafayette ; & ce qui eſt ſupérieur à tous avantages, l'action meurtriere, l'action féroce du pouvoir executif eſt ſuſpendue.

Ah ! ſi dans ce moment, j'éprouve un ſentiment de douleur, ô mânes chéris, c'eſt que vous ne partagiez pas ces biens avec vos freres ; c'eſt que vous ne pouvez pas entendre les hymnes de nôtre reconnoiſſance. Ah ! ſi ſenſible à nos vœux, le Ciel vous rappelloit à la vie, ſi nous pouvions vous voir encore, vous ſerrer dans nos bras, ne fût-ce que pour un inſtant ! Grand Dieu ! que d'encens fumeroit ſur vos autels ! Si j'éprouve un ſentiment de douleur, c'eſt que vous êtes morts incertains de vos ſuccès, & que vous doutez au fond de vos tombeaux, ſi nos ennemis triomphent. Que dis-je ! Je vous fais injure. Vous ſaviez bien que vous remporteriez la victoire. Jamais les Soldats de la liberté n'ont été vaincus par les ſoldats du deſpotiſme, par les Soldats qui combattent pour la vile paie des tyrans.

Une ſeule bataille a pluſieurs fois décidé du ſort d'un Empire. La victoire de nos Freres d'armes va changer le monde. Que ne puis-je vous mettre ſous les yeux ce tableau de l'avenir, le bonheur de la France repoſant ſur des baſes inébranla-

les; le gouffre des prodigalités qui la ruinoient, évanoui; les progrès rapides d'une population heureuſe; toutes les carrieres de la gloire ouvertes aux talents& à la vertu; la France devenue la patrie de l'homme, & offrant la Nature humaine dans toute ſa majeſté.

Certe influence ne ſe bornera point à nos climats. Au ſpectacle de notre bonheur, les Nations voiſines frémiront de leur aviliſſement; elles diront: qui nous empêche de jouir des mêmes avantages? Serons-nous toujours les victimes des oppreſſeurs & des codes barbares? Non, pour être libres comme les François, il ſuffit de le vouloir. Alors, je vous le dis, & dans cette Aſſemblée, pluſieurs ſont aſſez jeunes pour voir cette prédiction accomplie; les Nations briſeront les ſceptres dans les mains des tyrans qui les portent. La Conſtitution Françaiſe ſera élevée ſur leurs trônes abbatus; & depuis l'aurore juſqu'au couchant, le Peuple va régner. Le bonheur attend ce moment pour deſcendre du Ciel ſur la Terre. Le Commerce aura des aîles; l'induſtrie enfantera des prodiges. Toutes les terres ſeront fertiles; les Peuples ſe réuniront dans une fœdération générale; & quelque part où les Hommes porteront leurs pas, ils y trouveront un Frere & l'abondance.

Pourquoi faut-il que de si glorieuses destinées soient le prix de la vie de nos Freres ? Il est donc écrit que le Genre-humain ne parviendra à se constituer dans le meilleur gouvernement, que par des voies de sang & de carnage ! Grand Dieu ! j'adore les décrets de votre providence : mais que deviendront tant de meres éplorées qui pleurent leurs enfans, les veuves qui redemandent leurs époux, les enfans qui appellent envain leurs péres à leur secours ? Resteront ils sans vengeance ? La Justice n'aura-t-elle de la force que pour frapper des victimes obscures ? Quel sera le sort de l'assassin de la Nation ? Charles premier qui tomba sous la hâche du Bourreau, fut moins coupable que Louis XVI : son supplice sera-t-il prononcé par la Convention Nationale ? ... à cette image terrible, je sens que je me trouble. Eh ! d'où me vient cette pitié pour le meurtrier de mes Freres ? Louis XVI ! voyez de quel Peuple vous avez abusé ! Vous avez médité sa perte de sang froid ; vous avez fait couler son sang à grands flots ; & il hésite encore à vous condamner, & il est prêt à verser des larmes sur votre sort. Hélas ! il vous avoit prié à genoux d'être heureux avec lui, & vous ne l'avez pas voulu. Que manquoit-il à votre bonheur ? Vous jouissiez d'un revenu

immenſe, nous vous chériſſions comme un père tendre. Non, Français, vous ne ſouillerez pas vos mains dans le ſang de votre Roi. Laiſſez ces atrocités aux Anglais, qui voulant conſerver le trône, avoient beſoin d'intimider leurs Monarques par des exemples terribles. Pour nous, Citoyens, ſi vous m'en croyez, auſſi-tôt que les ennemis ſeront chaſſés des frontières, vous conduirez, par le plus court chemin, ce grand coupable hors du Royaume. Dès qu'il en ſera ſorti, célebrez cet évenement par une fête univerſelle, & proclamez auſſi-tôt l'heureuſe nouvelle que la Patrie n'eſt plus en danger; que l'Europe enſuite s'arme contre nous, que Louis XVI, s'il en a le courage, vienne à la tête des armées étrangères, qu'il nous faſſe une guerre ouverte, c'eſt alors qu'il ſera beau de le chercher au milieu de ſes ſoldats, & de l'immoler : mais j'oſe vous promettre des jours plus paiſibles. Le bandeau qui couvre ſes yeux va tomber. L'expérience cruelle, mais trop tardive, du malheur l'attend. Il ſaura que rien n'eſt plus foible qu'un Monarque dépouillé de ſon pouvoir Objet du mépris des Cours voiſines, abandonné de ſes courtiſans, qui n'adoroient en lui que ſa fortune & ſon rang, tourmenté par ſes remords, pourſuivi ſans ceſſe par le tableau du

Carouſel, fumant du ſang innocent qu'il a verſé, pourra-t-il ſupporter des jours ſi malheureux? O mes Citoyens! bornez votre vengeance à ce ſupplice.

Et vous, mes Frères, adorez une Providence qui a tout conduit. Je vais vous parler ſans aucun déguiſement. Permettez moi une expreſſion forte, mais pleine de vérité. Le jour de la manifeſtation des conſciences eſt arrivé pour la France. Depuis long-temps la Cour étoit l'antre de tous les crimes, des aſſaſſinats commis par le fer & le poiſon, des empriſonnements injuſtes, des plus affreuſes dilapidations, de tous les genres de corruption. Dieu s'eſt levé, & comme aux jours de Baltaſar, il a pris la balance de ſa juſtice, il y a peſé les forfaits des grands oppreſſeurs, *appenſus es in ſtatera*; il a trouvé qu'ils avoient comblé la meſure de leurs crimes, *inventus es minus habens*: il leur ôte ainſi qu'à Nabucodonoſor, leur cœur d'homme pour leur donner celui des bêtes feroces, *cor ejus ab homine commutetur & cor feræ detur ei.* Ils méditent des projets ſanglants, abominables. Le peuple le plus doux de la terre ſe ſoulève contre eux & les chaſſe de ſon ſein. *Ejicient te ab hominibus.* Heureux dans leurs mal-

heurs, ſi ces châtiments les forcent à lever les yeux vers le Ciel, s'ils reconnoiſſent enfin que la main de Dieu eſt appéſantie ſur leurs têtes, & s'ils appaiſent ſa juſtice irritée. Ce ſont les ſeuls vœux qu'il eſt encore permis de former pour eux

Et vous, grand Dieu! exaucez les prieres de la France! Nous ne pouvons plus rien pour le bonheur de nos freres immolés. Vous ſeul pouvez accquitter la dette de la Nation. Couronnez dans le Ciel des héros qui ont merité de l'être ſur la terre.

F I N.

251